

Guillaume Sire

Les confessions d'un
funambule

Roman



La Table Ronde

LES
CONFESSIONS
D'UN FUNAMBULE

GUILLAUME SIRE

LES
CONFESSIONS
D'UN FUNAMBULE

Roman



LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2007.
ISBN 978-2-7103-2910-7.

Au peuple de ma jeunesse.

L'aube et le vieil acrobate

*Ces chagrins d'enfant laissent dans l'homme
une teinte de sauvagerie difficile à effacer.*

Alfred de Vigny.

J'étais un enfant étrange : je n'aimais pas le gâteau au chocolat.

Ma mère me racontait, d'une voix tendre, des histoires pour m'endormir. Je la regardais faire. Elle caressait mes cheveux ébouriffés. Douceur, volupté. Son diapason vibrait. Ses pupilles brillaient. La musique était belle : « Couche-toi, grand soleil ! Toi aussi, mon Robin, tu peux dormir en paix ! » Son timbre s'élevait avec frénésie. Tour à tour, elle adoptait le visage du prince, de la sorcière et de la fée. J'ai tant aimé ma mère... L'enfance est un morceau d'inoubliable, le reste est une quête de ces parfums volés.

Je me souviens de deux histoires. La première était celle de la naissance d'une fée. Les animaux venaient se pencher avec grâce sur le berceau de l'enfant prodige. La nature tout entière se prosternait devant le petit être ailé. Les arbres frissonnaient. Les poneys se courbaient avec élégance. Les hippopotames faisaient la révérence. Les éléphants soufflaient dans leurs trompes. Les chats miaulaient pour répondre à la lune. Un vol de hiboux bruissait sous les étoiles. Les hirondeaux hurlaient tant qu'ils le pouvaient. Les panthères s'attendrissaient. Même les affreux loups s'inclinaient respectueusement. Je me rappelle cette histoire comme la genèse d'un univers aux mille couleurs, un monde plein de miracles et de fables.

La seconde histoire contait la vie d'un bohémien. Après avoir fui le foyer de ses parents tortionnaires, il errait dans la campagne. Il lui fallait tuer un monstre à chacun des carrefours... À vrai dire, je ne me souviens pas bien de cette histoire-là. À la fin, je crois qu'il épousait une sirène et qu'ils avaient beaucoup de rejetons.

J'étais un enfant étrange : je n'aimais pas le gâteau au chocolat.

Et ma mère parlait. Elle murmurait tout bas, puis criait haut et fort. Elle voulait endormir son enfant colérique. Ses doigts couraient le long des grandes pages illustrées. La tête posée sur ma taie de soie bleue, je l'observais attentivement. Je n'écoutais pas ses histoires,

mais je captais les mots. Quand elle s'en allait, me croyant assoupi, je rouvrais les yeux dans l'obscurité. Blotti sous ma couette, je donnais vie à ma propre légende à l'aide des mots absorbés.

Je touillais, rafistolais, effiloçais. Je faisais bouillir, rôtir, griller. Je repassais. Je laissais prendre. Le résultat de ma recette fut la mise au monde de mon propre univers : Terragora. Terre peuplée de mythes et de fous, d'envie et de haine. Je m'en allais, bercé par le fleuve de mon royaume, cueillir les poires et les framboises de ma jeunesse : l'alchimie d'un esprit éthéré.

Terragora fut la seule place où j'ai pu vivre libre. J'y partais au plus profond de la nuit. Chaque matin, je revenais un peu moins. Là-bas, la réalité se mouvait comme un reflet. Personne ne se ressemblait. Chaque fleur avait son éclat, les chansons n'avaient jamais de refrains. Je naviguais sur des eaux dont les courants soufflaient selon leurs humeurs. Ni frontières, ni normes, ni codes. Pas d'écoles, pas de maîtres, pas d'élèves.

« Terragora ! Ô plaine de mes songes, étendue chaperdée à mes nuits, récréation de mon enfance, merci. Merci pour les balades à l'ombre de tes baobabs. Merci pour les bains dans le secret de tes cascades. Merci pour les oiseaux de feu qui me prenaient sur leurs dos. Merci pour les écureuils qui m'invitaient à jouer, pour les étoiles qui flottaient au réveil, pour l'impatience que j'avais de dormir. »

Je me couchais dans l'herbe folle. Je humais la brise agacée. Je me laissais choir dans les arcs-en-ciel. Et puis j'ai décidé, un peu plus tard, de ne plus y retourner. Je

suis fautif d'avoir abandonné Terragora. Il est des pays où l'on ne retourne jamais.

J'étais un enfant étrange : je n'aimais pas le gâteau au chocolat.

L'école maternelle n'a laissé sur mes lèvres que d'âpres souvenirs. J'étais peureux, maigre. J'avais une salopette rouge que j'aimais beaucoup. J'aurais voulu la porter tous les jours sans que ma mère ne la lave. Les autres se moquaient de moi. Ils m'effrayaient dès qu'ils me montraient du doigt. Les enfants aimaient se battre. Il y avait des clans.

— Tu es avec nous ou contre nous ! me disaient-ils à la récréation.

Ainsi, j'avais beau ne vouloir ni de leur amitié ni de leurs coups, je finissais par être enrôlé ou torturé. Aucun enfer n'est plus embrasé que la cour d'une école maternelle.

Pourquoi jouaient-ils avec des armes à feu ? Un jour, ces armes deviendraient vraies. Mon oncle leur donnait le nom de « foi du traîne-misère ».

— Chacune d'elles est responsable de plus de cent orphelins, m'avait-il expliqué.

Rien ne me rendait plus triste que les orphelins. Les petites mains potelées de mes camarades me glaçaient le sang quand elles appuyaient sur les gâchettes en plastique. D'ailleurs, comme je n'avais pas d'arme, c'était souvent sur moi qu'elles tiraient.

À l'heure de la sieste, la cloche hurlait. En rang par deux, les démons marchaient vers le dortoir en bâillant. Le dortoir était une gigantesque pièce pavée de matelas. Je me couchais entre deux matelas et ne dormais pas : j'avais trop peur de voir ces enfants sales poser leurs pieds sur Terragora. Je craignais d'apercevoir, entre les palmiers bleus, une grimace repoussante. Ces mômes n'avaient rien à faire dans le pays de mes songes, alors je les regardais dormir. Leurs sourires ensommeillés étaient avides de l'énergie dont ils avaient besoin pour se battre. Perdu entre les ronflements, j'attendais.

Le temps a passé, les rêves ont changé. Les enfants se sont calmés.

De cette époque, je me souviens d'une anecdote. Mes parents me conduisaient tous les dimanches à la messe. À cette cérémonie, l'assemblée chantait d'une voix monocorde. Et puis je crois que les adultes se partageaient le corps et le sang d'un cadavre : cannibalisme sacré.

Un dimanche, je finis par écouter l'ardent vieillard vêtu de blanc. Ce jour-là, le prêtre expliqua à son troupeau ce qu'étaient les anges : des êtres superbes, purs, différents, chargés d'annoncer les bonnes nouvelles. L'orgueil de mes cinq ans me fit dire aussitôt : « Tu es l'un d'eux, Robin, c'est évident ! »

Le lendemain, à l'école, je préparai mon couronnement. Je voulais devenir le roi des anges, m'introduire sur une feuille en papier carbone de la bible. J'imaginai les plus grands peintres immortaliser la célébration. Je

m'étais costumé avec une toge pourpre et couronné d'une auréole en verre et en carton. Je rameutai les croyants de ma classe. La cour d'école devint une caverne dont j'étais l'ange miraculeux. Je sauverais l'espèce humaine... Hélas ! Le jeu lassa très vite mes camarades. Mon auréole se brisa sous leurs coups et ils me laissèrent emmêlé dans mon déguisement déchiré.

Après cet échec, mes espoirs de sainteté ne revinrent jamais. À quoi bon ? Nos prénoms étaient déjà tous portés par des saints de toute manière : il n'y avait plus de place pour moi dans le calendrier. Les clairons célestes s'étaient tus depuis bien longtemps. Et, depuis plus de temps encore, Dieu avait arrêté de vouloir sauver les petites mains potelées qui jouaient à s'entretuer.

Je n'étais pas un ange, je n'étais pas un martyr (même si les rires restent, les bleus s'effacent). J'étais un enfant étrange : je n'aimais pas le gâteau au chocolat.

* * *

Collecte pour les sinistrés d'Algérie : c'est la première phrase que j'ai lue. L'écriteau était suspendu à la grille d'une école primaire désaffectée, à deux pas de chez moi. Beaucoup de monde allait et venait, chargé de sac de riz, de tablettes de chocolat, de cahiers à dessin, de crayons et de boîtes de conserve. « Voilà enfin une école qui sert à quelque chose », pensai-je. Je contemplai avec foi ces montagnes de nourriture en imaginant que les destinataires n'auraient plus jamais faim.

— Qui sont ces sinistrés d'Algérie ? demandai-je à ma mère qui me tenait la main.

— Des orphelins de guerre. Là-bas, de terribles combats se déroulent et beaucoup d'enfants n'ont plus de père. La plupart ont ton âge.

— Et pourquoi on leur envoie tout ça ? C'est déjà Noël là-bas ?

— Non, Robin, ces gens n'ont plus rien. Plus de vêtements, plus de légumes, plus de cahiers pour dessiner. Ils nous demandent de l'aide et nous leur en apportons le mieux possible.

Une pensée comme en a un garçon de six ans me surprit : « Pourquoi toujours vouloir ce qu'on ne possède pas ? » Mes camarades de classe avaient des cahiers et des feutres, mais ils voulaient la guerre. Les enfants algériens avaient la guerre et les armes à feu, mais ils voulaient des cahiers. Quel monde étrange...

Le lendemain, je décidai de porter quelques bricoles sous le préau de l'école désaffectée. Des jouets dont je n'avais plus l'utilité, des sachets de thé subtilisés dans le placard de la cuisine, des classeurs un peu usés et le lapin en peluche qui avait accompagné mes premiers pas. Je tenais à ce dernier et j'eus un peu mal au ventre en déposant le lapin sous le préau. Je murmurai :

— Voici nos jouets et nos cahiers, gardez votre guerre.

Quelques jours ont passé, quelques semaines peut-être. Les sacs s'amassaient et touchaient presque le toit

du préau. Les gens continuaient d'affluer, portant avec eux des pâtes, des petits pois et des couvertures.

Un soir enfin, en rentrant avec ma mère de l'école, nous vîmes un gigantesque camion dans la cour de l'ancienne école. Il était cinq ou six heures et nous étions en hiver. Il faisait nuit. Je fus surpris de la violence avec laquelle les bonshommes vêtus de vert traitaient les vivres. Ils avaient l'air triste. Après tout, qu'importait : les orphelins allaient recevoir leurs cadeaux. Ma peluche... Les enfants algériens pourraient se nourrir, jouer, avoir chaud et gribouiller sur de belles pages blanches.

Fier d'avoir participé, les mains posées sur les hanches, j'encourageai du regard les hommes en vert. Ils y allaient un peu fort tout de même. Les pages des cahiers risquaient de se froisser. Je m'apprêtais à leur demander de faire un peu attention, quand je déchiffrai « Poubelles » sur le flanc du camion et découvris l'ampleur du drame. Ces hommes, hagards, ramassaient les ordures pour les brûler ensuite. Ma mère avait déjà compris depuis longtemps, elle observait le chargement avec une moue écœurée.

— Il est temps de rentrer, me dit-elle.

— Non ! Je ne veux pas rentrer ! Qu'est-ce qu'ils font ces abrutis ?

— Ce qu'on leur a demandé de faire. Viens, Robin, nous partons.

Je lâchai la main de ma mère pour agripper les grilles de l'ancienne école primaire. Elle tenta de me retenir. J'étais fou.

— Pourquoi ? Pourquoi ? criai-je, les yeux noyés de larmes, les poumons en feu.

Je voulais croire au malentendu, à l'infâme quiproquo. J'étais impuissant, ridicule. Le lapin en peluche usé par les rires de mon berceau disparut entre deux boîtes de conserve, dans le ventre de l'effroyable machine. Il m'accusait de l'avoir déposé sous le préau. Il implorait.

Voilà leurs belles promesses ! Voici l'humanitaire dans son manteau de boue ! L'homme n'agit que pour contempler son reflet et s'extasier : « Je suis un chic type. Je suis généreux : j'ai donné à une collecte. Peu importe ce qu'il est advenu de mon don. J'ai donné à une collecte, le saviez-vous ? Je suis bon : j'ai aidé un aveugle à traverser. Il est mort au carrefour suivant ? Bénie soit son âme. Je suis cultivé : je lis trois livres par semaine. Mon voisin d'à côté n'en lit qu'un seul. Peu importe ce que j'ignore si j'en sais plus que lui, etc. »

J'étais un enfant étrange : je n'aimais pas le gâteau au chocolat.

* * *

Quelques années passèrent. J'avais treize ans. À cette époque tapageuse, j'eus un ami, un seul. Il est de ces personnes qui marchent, invisibles, aux côtés de ma mémoire. Ces personnes dont le souvenir s'ancre dans un coin de l'esprit et puis déteint sur les draps de l'existence. Il habitait l'appartement juste en dessous du mien et avait l'âge d'être mon grand-père. Je me rappelle

encore ses cheveux blancs comme un nuage, ses allures de gamin malicieux, sa façon de parler comme un surveillant général.

Si je voulais le dessiner, le portrait ne serait guère ressemblant ; mais je saurais encore tracer au fusain les étincelles éclairant ses yeux, son sourire parfois un peu moqueur, ses grandes mains fines, ses lunettes d'avocat. Je pourrais disserter sur le parfum vieilli de ses chemises, sur le mauvais pli de son pantalon de velours côtelé. Dissserter sur ses manies ridicules, sa cuisine dégoûtante, son thé exotique, ses profonds fauteuils abîmés. Toutes ces couleurs laissent encore un goût suave et léger sur le bout de ma langue.

J'ai rencontré Célestin sur le seuil de sa porte. Mes parents avaient décidé de déménager dans un appartement du centre-ville. Nous montions les escaliers. Très excité, j'allais découvrir ma nouvelle chambre. Le vieil homme nous observa, ne nous salua pas et ne nous proposa même pas son aide pour porter nos lourdes valises.

Lorsque son regard croisa le mien, il fronça les sourcils et claqua des dents pour m'effrayer. Un long frisson me parcourut, je baissai la tête avec résignation.

— Ce monsieur est affreux ! dis-je plus tard à ma mère. Ce doit être un assassin ou bien un loup-garou. Il me fait peur. Peut-être est-il muet. On devrait essayer de l'empoisonner avec les bonbons à la fraise de grand-maman.

À chaque fois que je le croisais dans la cage d'escalier, j'étais pris de sueurs froides. Pourtant, il ne me refit jamais la grimace du premier jour. Je remarquai que ses volets étaient toujours clos. Le voisin sortait rarement de

chez lui et préférerait me guetter dans la cage d'escalier. Quel genre d'homme pouvait se priver ainsi de la lumière du jour ? N'avait-il pas des petits-enfants à faire danser sur ses genoux ? Ma peur devint vite de la fascination pour le loup-garou à l'abri de ses fenêtres.

Un matin, en partant à l'école, je le rencontrai devant sa porte. Il paraissait m'attendre. L'homme que je croyais muet éleva la voix :

— Bonjour, mon garçon. Tu as eu du mal à te lever ?

Un peu honteux, j'essayai de ranger mes cheveux en bataille, de retirer la confiture qui collait à ma joue et de rentrer ma chemisette dans mon bermuda.

— Oui, répondis-je timidement.

— Viens me voir ce soir, si ta mère est d'accord. Nous prendrons le thé.

— Peut-être. Je verrai...

Impressionné par la voix de fer du vieillard, je tentai de me cacher dans les plis de ma chemisette.

— Je te fais peur ?

— Un peu. Je croyais que vous étiez un loup-garou muet, dis-je penaud.

Il éclata de rire.

— Effectivement !

Je descendis les escaliers. En bas, je l'entendis me demander :

— Dis-moi, mon garçon, quel âge as-tu ?

— Presque treize ans, monsieur.

— Parfait ! Parfait ! cria-t-il.

Et j'entendis sa porte claquer.

Je me demandai ce qu'il avait voulu dire. Je partis. Dans ma tête résonnait l'écho de cette étrange voix et de ce rire spectaculaire.

* * *

Au retour, après avoir traîné mon cartable sur le coin des trottoirs, j'arrivai impatient, effrayé. Ma mère me donna l'autorisation sans hésiter. Elle s'était entretenue avec le voisin.

— Il est charmant ! m'assura-t-elle.

Je sonnai en dessous et la porte s'ouvrit.

— Tu es à l'heure. Comment t'appelles-tu ? me demanda le grand-père sans m'inviter à rentrer.

— Robin d'Outremont.

— Écoute-moi bien, Robin : ce que tu verras derrière cette porte devra rester un secret entre toi et moi. Le reste du monde n'est pas fait pour le comprendre. Je me nomme Célestin, je n'ai pas de nom de famille et mon passé est trop lointain pour que je te le raconte. Je t'offre un voyage dans l'imaginaire, au pays où les gens n'ont pas de nom, pas de passé.

— Vous ne voulez pas me tuer quand même ? dis-je, terrorisé par tant de mystères.

— Non, mon garçon. Je voudrais t'apprendre à être heureux, voilà tout. Veux-tu rentrer à la fin ?

— Euh... c'est d'accord ! Mais vous devez me promettre que je pourrai partir à n'importe quel moment.

— La promesse sera tenue, dit-il en s'écartant pour me laisser passer.

Je franchis la porte et pénétrai dans cet appartement sans soleil. La répartition des pièces étant la même que chez moi, je ne fus pas désorienté. Le couloir de l'entrée était vide. Célestin me conduisit au salon. Toutes les autres portes semblaient scellées. Dans le salon — la seule pièce qui n'était pas fermée — il y avait de vieux meubles : un lit en bois rongé, deux fauteuils épuisés, une table basse verdâtre, une écritoire et trois lampes de chevet. Des centaines de livres éparpillés sur le sol donnaient une profonde impression de désordre.

— Je vis seulement dans cette pièce. Tu comprendras pourquoi plus tard, me dit Célestin avec un petit sourire.

Il m'invita à m'asseoir dans l'un des larges fauteuils. Il s'assit dans l'autre et me servit une tasse de thé bouillant à la goyave.

— Ici, première règle : tu n'ouvriras jamais une porte sans ma permission.

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il dans les autres salles ?

— Tu verras, ne sois pas inquiet. Il ne faut pas s'impatienter, l'inévitable sera là bien assez tôt. Je t'ai dit que je te montrerais mon univers : c'est un marché conclu. Tu en connaîtras bientôt les moindres recoins. Pour l'instant, parle-moi de toi. Que veux-tu faire plus tard ?

— Eh bien... je voudrais être grand, comme tout le monde. Peut-être même un peu plus grand, si j'y arrive.

Il éclata de rire. Je ne compris pas ce qu'il trouvait si drôle.

— Tu es un rigolo petit bonhomme, on risque de bien s'entendre. J'ai une question un peu bizarre à te

m'avais prêté. *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry. Tu te souviens ? Le voici. Reprends-le. Je l'ai gardé dans mon sac depuis ce jour où tu me l'as confié. Je l'ai lu des milliers de fois. *Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde.* Reprends-le. Désolée de l'avoir froissé.

» Je suis fatiguée. Je rentre. Surtout, ne dis rien. Nous vivons dans un monde bizarre. Je suis épuisée. Chut ! Ne dis rien. Bonne nuit. Adieu...

Audrey se laissa tomber au pied de la scène. Immobile et muet, Robin la regardait. Elle s'éloigna parmi les rangées de fauteuils rouges et disparut tout à fait. Le funambule était désaxé. Qu'avait-elle voulu dire ? Elle n'avait même pas entendu le son de sa voix. D'un bond, Robin courut jusqu'à la porte. Il sortit dans la rue puis s'arrêta.

Emmitouffée dans son long manteau beige, la jeune femme s'en allait. Il y avait eu un gros orage. L'écho de la foudre résonnait encore. Essoufflé, Robin aurait voulu la poursuivre. Mais il en fut incapable. L'image d'Audrey disparaissait au loin. Entre ses mains, il tenait *Le Petit Prince*. L'acrobate huma le parfum du livre jauni. Il grelottait. Ses yeux se tournèrent vers le ciel.

Au milieu de la brume, la mère de Robin souriait, elle chantait une berceuse. Dory était là aussi, William l'accompagnait ; ils buvaient une pinte de bière. La conteuse d'histoires transperça un nuage. Elle parlait de l'automne, des rossignols et de glaces à l'abricot. Et puis le violoncelliste du marché perdu accourut avec un chat

sur l'épaule. Il sifflotait juste devant Robin. Son instrument jouait dans son étui. Derrière eux, Vincent, Frédéric et Paul, les amis du Quai des Brumes, invoquaient une révolution marxiste-libérale. Benoît Passovan, le marchand de bonheur, avançait en blouse blanche aux côtés d'Audrey. Non loin, Éric et Maryse titubaient sous l'effet des substances magiques. Jovana dansait au milieu des autres, somptueuse dans sa robe rouge écarlate. Robin aperçut même Argon : le lutin au bonnet couleur d'arc-en-ciel faisait une partie de billes avec les trois Tom. Les Mirobolants paradaient pour le finale : Léo, Aristide, Charlotte, Rémi, Palco, Martin, Henry, Angélique, Annabelle et Sébastien. Antoine pleurait de joie.

Max et le jardinier de Toscane se reposaient sous un merisier pendant que les chameaux broutaient du trèfle à quatre feuilles.

Enfin, dans un halo de lumière, le vieux Célestin descendit des cieux. Monarque de cet univers chimérique, sculpteur de la destinée, peintre du firmament, il jouissait du spectacle. Tous se mirent à l'applaudir.

Il était une fois un funambule, balançant entre le réel et l'imaginaire. Il était une fois un enfant étrange qui n'aimait pas le gâteau au chocolat.

FIN.